

## LE CHEMIN DU MUSÉE

En juin 2013, l'artiste Kittie Bruneau a fait appel à moi pour la conduire jusqu'en Gaspésie. Malgré son âge, elle continuait de se rendre chaque été près de Percé pour y peindre, dans sa maison-atelier qu'elle ouvrait à des femmes à la recherche d'un lieu pour créer. J'ai donc séjourné deux étés de suite parmi ses invitées, pour écrire. En échange de son hospitalité, je lui faisais des lifts. Puis, un jour, j'ai vendu ma voiture, et nos vies ont pris des chemins différents. J'ai gardé de ces étés le souvenir d'une maison où la création passait avant tout le reste, les colères comprises. Céline Goudreau, rencontrée sur les lieux, m'a confié que ce qui la ramenait chaque année vers cet endroit, c'était une sorte de fuite hors de la vie ordinaire : *« La force du vent et la présence de la mer apportent une dimension sauvage à l'expérience que l'on vit. Il n'y a ni douche ni internet. L'eau est une denrée rare. Le mode de vie rudimentaire aide à focuser sur notre travail. »* Mais d'autres m'ont aussi avoué être parties de là-bas en pleurant, ne voulant plus jamais y remettre les pieds. Toujours est-il que Kittie Bruneau peint dans sa maison gaspésienne, sans y habiter à l'année. Les derniers hivers, elle les a passés à Casablanca, à Hong Kong, à Calgary. Ces tableaux peints l'été, et qui seront soit vendus chez son galeriste à Montréal, soit envoyés à l'étranger, il lui faut les transporter vers la métropole, mais elle n'a pas de voiture. C'est pourquoi elle les confie un peu à n'importe qui : elle les glisse dans les coffres d'auto des visiteuses ou les laisse à l'intention de ceux venus fermer la maison pour l'hiver. Et elle n'y pense plus. Elle ne cherche même pas à savoir s'ils sont arrivés à bon port. À l'été 2014, je suis reparti avec quatre toiles qu'elle avait roulées comme des tapis entre ma tente, mes valises, ma glacière.

On m'avait dit qu'elles valaient plus de 20 000 \$ et, sur la route, je craignais pour la première fois qu'on me vole ma vieille voiture rouillée ou que, sur la 132, ses œuvres soient défoncées par le pare-chocs d'un van, déchirées au milieu de la carlingue fumante. Une fois à Montréal, ses toiles, je les ai gardées encore deux semaines sous mon lit, dans ma colocation où on ne verrouillait jamais la porte, avant que son agent ne vienne enfin m'en délivrer. L'année suivante, j'entrais au doctorat à Québec et je n'ai eu le temps de faire qu'un aller-retour pour aller chercher Kittie Bruneau dans sa maison gaspésienne, où le froid commençait déjà à s'infiltrer et qu'elle ne savait plus comment fuir. Sur la route, elle trouvait que je conduisais trop vite, que ma voiture ne payait pas de mine, qu'elle était bruyante. Elle a préféré continuer en bus. Nous nous sommes fait nos adieux dans une gare Orléans Express.